Contes à rendre : éthiquement ou ethniquement ?

Les ressorts d'un élan d'écriture après une activité de conteur

Philippe Sahuc

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/1672>
DOI : 10.4000/clo.1672
ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2012
ISBN : 978-2-85831-212-2
ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Philippe Sahuc, « Contes à rendre : éthiquement ou ethniquement ? », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 72 | 2012, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1672> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.1672>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Contes à rendre : éthiquement ou ethniquement ?

Les ressorts d'un élan d'écriture après une activité de conteur

Philippe Sahuc

- 1 Le texte qui suit procède de l'exercice toujours périlleux d'écrire à partir de sa propre pratique. J'ai eu en effet une pratique de conteur, semi-professionnelle¹, au long d'environ dix-sept ans. Cela peut paraître garantir que ma réflexion s'ancre sur une pratique du conte et peut faire douter de pouvoir échapper à une écriture trop autocentrée et même craindre de déroger à la règle de l'ethnologie classique où « informateur » ne saurait être confondu avec « chercheur »... Or, j'ai décidé de répondre à cet appel des *Cahiers de littérature orale* précisément parce que plusieurs des termes de son argumentaire me donnaient l'idée d'une réflexion dépassant un simple retour sur quelques années de pratique.
- 2 Ce moment d'écriture intervient alors que j'ai désormais interrompu ma pratique de conteur au profit d'autres formes d'activités scéniques. Je suis forcé de m'interroger sur la suspension, voire le refoulement de ce désir de transmettre les contes. Sauf à considérer qu'il trouvera encore sa voie dans des formes moins officielles, rejoignant peut-être en cela le modèle des conteurs vivant d'un autre métier qu'un travail de collectage m'a fait jadis rencontrer...
- 3 Cela n'empêche pas d'entendre résonner la question suivante : qu'en est-il de nos jours où la transmission emprunte la voie de l'écrit avant de repasser par la voix d'un être humain ? Ma première réaction serait de me poser en contrepoint à cette affirmation : j'ai collecté des récits que j'ai ensuite réutilisés en tant que conteur. À bien y réfléchir, force m'est pourtant de reconnaître que la plus grande partie de mon répertoire s'est constituée à partir de la transmission écrite de collecteurs de temps plus anciens (abbé Cau-Durban, Jules Palmade, Charles Joisten dans l'ordre chronologique). J'ai donc peut-être quelque chose à dire de ce recours à deux formes de sources, l'une écrite, l'autre orale, les deux se référant à un même espace de collectage, voire à une même communauté culturelle, voire donc à une même ethnie.

- 4 Le nœud de questions autour du système maussien de don/contre-don² a été la stimulation déterminante pour que je me mette à écrire. La question de la légitimité à conter dans des espaces publics a été pour moi dès le départ importante. Dans un précédent numéro des *Cahiers de littérature orale* (Sahuc, 2005), j'ai évoqué un épisode de ma vie qui m'aurait donné le « visa » de départ dans la mesure où il faisait écho à un récit légendaire. Le lien entre collectage (le mien et ceux de précédents collecteurs que j'ai réutilisés) et un territoire dont la stabilité identitaire peut être certes interrogée m'invite à examiner à cette échelle un système de don/obligation de recevoir (le moment du collectage) qui s'enchaîne avec contre-don (le moment du contage) dans un certain rapport au lieu et à la communauté humaine associée avec certaines formes d'obligation nouvelles. Ayant procédé dans une autre perspective d'écriture à la relecture des travaux de Marcel Mauss et de ses commentateurs récents (Sahuc, 2011), j'ai voulu confronter ces références à ma pratique vécue du conte, dans mon cas tout particulier mais en relation avec une dimension territoriale et communautaire. De plus, la construction de mon répertoire a emprunté à des formes de transmission écrite et orale mais a également intégré, pour récit ou fragment de récit, des épisodes de ma vie de collecteur, ce qui peut être aussi une façon de marquer les liens à l'intérieur du système de don/obligation de recevoir/contre-don.
- 5 Il m'a paru intéressant de comparer ce que le collectage m'a fait connaître du régime d'échange ancien autour du conte et ce que j'ai moi-même pratiqué, d'autant plus que, dans les deux situations, il y a association entre l'activité de conteur et un métier (enseignant-chercheur pour moi, tailleur, chaudronnier, réparateur de parapluies pour ceux des temps anciens) et, comme toutes ces vies de conteurs supposent de la mobilité, cela permet de repenser la question du lien au lieu et à la communauté.
- 6 À la rupture contemporaine de la transmission collective fait écho une rupture personnelle, en tout cas la suspension de la pratique personnelle du conte. Le lien entre les deux pourrait venir d'un certain doute sur la réalité du contre-don, voire sur la consistance de la communauté à laquelle on prétend l'adresser.
- 7 Mais le moment est peut-être favorable à l'examen de ce qui a été pendant quelques années mon répertoire, pointant tout ce qui émane effectivement du collectage et rétablissant aussi d'autres formes de provenance.
- 8 Cet ultime point d'examen, envisageant les « lieux » de transmission du conte (institutions, organismes de formation, associations, festivals, médiathèques) est un point clé dans la pratique des conteurs contemporains, surtout si la pratique professionnelle associée au statut des intermittents du spectacle oblige à trouver des « dates » devant être associées à des lieux différents. Dans mon cas, la comparaison des lieux permet de dégager la diversité des modalités entre l'exercice du contre-don et d'autres formes de « contrat » scénique qui amènent alors à interroger le suremploi du terme de don, auquel on pourrait substituer « proposition », voire « vente ». Il est aussi important dans l'examen des publics associés aux lieux puisque finalement, et c'est bien cela qui peut faire différence avec « l'ordre traditionnel », localité n'est plus synonyme de rapport communautaire.
- 9 Ces points de départ vont me conduire à creuser les questions suivantes, qui ont taraudé aussi bien le conteur que le chercheur :
- 10 On raconte à d'autres... Comment ces « autres » sont-ils alors en lien avec ceux qui ont donné ? Y a-t-il antagonisme foncier entre voie de l'écrit et voix de l'humain ? Si le don

est unique, comment peut-il être collectif ? Peut-on vraiment prétendre se situer dans un système maussien ?

- 11 Pour cela, il convient d'abord de comprendre comment a été reçu un premier don, au moment du collectage. Ensuite seront récapitulés des points-clés de ma relecture de Mauss et de ses commentateurs récents. Enfin sera abordée, avec sa propre chronologie interne, l'étape de ma pratique de conteur, essayant de déterminer en quoi elle a pu être contre-don et peut-être pourquoi elle s'est tout de même arrêtée.

Retour sur un collectage : le don et sa réception (1988-1998)

- 12 Commencer par revenir sur ma pratique de collectage devrait permettre à la fois d'aborder la dimension méthodologique attendue dans un article de recherche mais aussi une étape fondamentale s'il s'agit d'apprécier les échanges avec ce que je nommerai provisoirement un territoire.
- 13 À vrai dire, mon implantation initiale dans cet ensemble de vallées pyrénéennes appelé Couserans ne s'est pas faite dans une perspective de travail ethnologique, ni même de collectage de littérature orale. Comme le font les ethnologues lors de leurs longs séjours de terrain, mais également des sociologues ruralistes, j'ai adopté la pratique de tenir des carnets en m'efforçant d'y consigner rigoureusement les informations recueillies mais aussi mes impressions, sans masquer mon implication.
- 14 Ainsi, d'abord comme objecteur de conscience réfléchissant à l'avenir de l'environnement montagnard, puis comme facteur réfléchissant à l'avenir du métier postal, j'ai consigné le plus régulièrement possible ce que je retenais d'avoir vu et entendu dans ma journée. Les propos confiés par des personnes d'un âge tel qu'elles avaient connu une vraie dynamique sociale de transmission des récits et qu'elles avaient l'envie de la partager avec un jeune visiteur ont peu à peu pris une importance toute particulière. C'était un premier don. Mon obligation de le recevoir était à vrai dire bien légère tant qu'il s'agissait de l'écoute immédiate. Mais elle s'est doublée de l'obligation d'inscrire cela le plus fidèlement possible dans mes carnets de terrain. On peut déjà se demander à qui devait profiter cette discipline. Peut-on parler d'obligation de recevoir quand les gestes associés, tels ceux de l'écriture différée, échappent forcément à l'attention de la personne qui a donné ? Pour qu'il y ait réellement obligation de recevoir, préparant à sa façon l'acte du contre-don, on peut déjà se sentir obligé de considérer que l'obligation est marquée non à l'égard d'une personne mais d'un collectif.
- 15 D'ailleurs, à l'étape suivante, où le collectage s'est organisé dans le cadre de ma préparation du diplôme de l'École des hautes études en sciences sociales, sous la direction de Daniel Fabre, le don a été précédé d'une forme de demande qui a bien dû trouver sa justification. Les années 1988 à 1993 m'avaient permis, en même temps que de déjà beaucoup recevoir, de repérer les porteuses et porteurs d'une mémoire ayant conservé des éléments de littérature orale, voire des souvenirs de moments de transfert anciens. De 1993 à 1996, j'ai donc rendu de nouvelles visites à ces personnes, leur demandant de me confier lesdits souvenirs. Je m'accompagnais alors d'un magnétophone. Mettant peu en avant ma situation de préparation d'un diplôme, j'évoquais plutôt mon activité de conteur, officialisée à partir du printemps 1993.

Comme dans un premier temps l'aire de contage a correspondu avec celle de collectage et que j'étais également engagé dans une activité associative d'animation culturelle auprès d'enfants, je me prévalais d'un rôle de retransmetteur de la culture locale. Cela était-il pris comme une forme de contre-don ? Aucun de mes interlocuteurs ne me l'a directement ou même indirectement exprimé. Toujours est-il que beaucoup d'éléments m'ont été confiés, pour une dizaine d'heures d'enregistrement, dont quelques motifs de littérature orale et surtout des souvenirs de moments de transmission intégrés à des souvenirs d'autres âges de la vie, que je me suis fait obligation de recueillir également.

- 16 À partir de là, la mise en mémoire du chercheur et celle du conteur ont commencé à différer. Le chercheur avait enregistré et transcrit, dans la perspective d'un diplôme finalement présenté en mai 1997 (Sahuc, 1997). Pour la suite des contacts qu'il a eus avec ses précédents « informateurs » (essentiellement de 1996 à 1998, tant qu'une fréquentation régulière du territoire était possible), le conteur a préféré en revenir à une écoute sans enregistrement ni même prise de note instantanée. Revenir en quelque sorte aux conditions anciennes de réception de la littérature orale était peut-être une manière de respecter l'obligation de recevoir. Faisant confiance aux mécanismes de réélaboration propre au moment de contage, cela préparait aussi une forme de contre-don... fidèle à l'esprit et non à la lettre ?

Retour sur l'« Essai sur le don »

- 17 Ces dernières années, les œuvres de Marcel Mauss, particulièrement son *Essai sur le don*, ont été abondamment commentées. Revenir à l'œuvre originelle tout en se confrontant aux relectures actuelles s'est révélé une manière intéressante d'interroger différentes pratiques sociales, dont, pour moi, celle de conter après avoir collecté. Les numéros 35 et 36 de la revue du M.A.U.S.S., titrés « Marcel Mauss vivant » et « Éloge de l'inestimable » ont brossé un véritable projet intellectuel qu'on peut trouver résumé ainsi au début du numéro 36 (Caillé, 2010, 32) : « Proposer, par le don/contre-don, une voie moyenne entre individualisme méthodologique et courants holistes, reviendrait à réhabiliter une pensée du politique ». La littérature orale a-t-elle donc à voir avec le politique ? Pour cela, il faut forcément qu'une dimension collective s'ajoute à la pure interaction entre un donateur-informateur et un destinataire-collecteur-conteur.
- 18 Mais, avant d'aborder cette dimension, ce qu'il y a d'intéressant dans l'essai même de Marcel Mauss, c'est qu'il invite à réfléchir aux différents aspects de la relation qui s'établit au moment où quelqu'un donne, reçoit et, dans le cas du collectage, où quelqu'un parle, quelqu'un écoute.
- 19 Dans sa référence au droit maori (1950, 159), Mauss précise que « la chose reçue n'est pas inerte. Même abandonnée par le donateur, elle est encore quelque chose de lui ». C'est particulièrement vrai dans le cas d'un don immatériel (un conte), de ce fait marqué par la matérialité du donateur ou de la donatrice (un timbre de voix, une gestuelle d'accompagnement, l'ensemble des éléments d'accompagnement sensoriel d'une présence en action...). Cela dépend certes du support de conservation. L'enregistrement sonore, voire l'enregistrement vidéo peut paraître conserver le plus fidèlement cette « chose » du donateur. Il est vrai que la pure prise de notes peut conduire à une dépossession par perte de la façon de dire. Qu'en est-il de la consignation par la pure mémoire ? De fait, c'est peut-être la modalité qui fait le mieux ressentir que la chose reçue n'est pas inerte. Puisque, dès qu'elle est entrée en

mémoire, elle travaille en quelque sorte de l'intérieur le futur conteur ou la future conteuse. Dans la mémoire qui résonne, il reste forcément trace du moment de réception, indépendamment du récit lui-même. Si l'on y est attentif, cela constitue une véritable invitation à rendre le donateur présent, par une évocation ou une autre, au moment de ré-énoncer le conte reçu d'elle ou de lui.

- 20 Pour étayer son argumentaire, Mauss (1950, 174-181) relate le cas des *vay gu'a*, forme de don pratiquée aux îles Trobriand. Ce cas l'intéresse parce que sa valeur ornementale lui paraît le rapprocher de la monnaie. Elle expliquerait en partie la jouissance liée à la possession nouvelle. N'est-ce pas encore plus vrai lorsque la chose donnée s'apparente explicitement à de l'art ? Certes, la référence à l'art et à l'œuvre n'est pas toujours explicite au moment du don d'un conte populaire. On se souvient pourtant des débats de ces dernières années autour de la notion d'œuvre orale et de la véritable reconnaissance qu'elle contient, en rapport avec l'esthétique (Sahuc, 2001)³.
- 21 Même si Mauss ne l'associe pas directement à cet exemple, la démonstration que ce qui est engagé dans le don va au-delà de la matérialité de l'échange me paraît bien servie par le récit de l'invention de la Table ronde du roi Arthur auquel il se réfère (1950, 279). Autour de la table, les chevaliers, initiés à une nouvelle forme d'échange, ne se battirent plus. Cet épisode légendaire ayant été si souvent repris, on ne peut s'empêcher d'y voir une mise en abyme de l'échange des récits et de son pouvoir de transformation des relations humaines.
- 22 Dans sa relecture de l'*Essai sur le don*, Marcel Hénaff (2010, 71-86) rappelle que Mauss n'a pas mis en évidence la réciprocité, qui serait plutôt caractéristique du système opposé, celui du contrat. Le don-cadeau se fait sans attendre rien d'autre que sa réception. Cela rappellera bien des choses à tous les collecteurs qui, pour s'introduire auprès de leurs informateurs, ont peaufiné leurs justifications à recueillir, à conserver et, d'une façon ou d'une autre, à transformer les récits entendus. Or, il arrive d'être dépassé par la pure envie que l'autre a de raconter, une fois passé le cap d'une timidité première, plus ou moins perceptible d'ailleurs.
- 23 Notre époque nous fait enfin retenir de Mauss (1950) : « ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement, échangent et contractent... » Or, derrière ce qui se passe entre collecteur et collecté, quels collectifs sont engagés ? On peut penser aujourd'hui territoire, communauté scientifique, public amateur du conte, voire ethnique ou néo-ethnique. Mais il ne s'agit peut-être là que de la pensée du collecteur...

Du conte recueilli au conte re-donné (1994-2010)

- 24 Une première façon de faire apparaître la trace du donneur initial dans le temps du collectage, au moment du don du conte sur scène, ressemble à la précaution minimale à prendre pour ne pas être pris en défaut d'éthique et accusé de plagiat : mentionner le nom de la personne à laquelle on emprunte. Or, le collectage générant la possibilité de mentions itératives, l'ambition peut aller jusqu'à restituer toute une chaîne de donateurs successifs.
- 25 J'ai eu cette ambition, profitant du fait que nombre « d'informateurs » ou « d'informatrices » s'effaçaient très vite derrière la figure d'un conteur, plus rarement d'une conteuse, qu'ils avaient entendu jadis. Ils étaient parfois alors en véritable

posture d'énonciation de conte, ce qui explique que je mette des guillemets à ce terme réducteur d'informateurs et d'informatrices. Sur scène, à mon tour, j'ai parfois tenu à indiquer les noms des deux personnes qui m'avaient immédiatement précédé dans l'énonciation de tel conte ou de telle légende (Firmin Cadet et Francilhon Cathala, Marie Gaillé et son oncle, Masie d'Argein et Denis de Ména, Daniel d'Eylie d'en haut et sa grand-mère...). Je me suis alors parfois aperçu que le travail de collectage n'avait pas toujours été assez précis pour me permettre de rendre les honneurs nominativement (comment s'appelaient l'oncle de Marie Gaillé, la grand-mère de Daniel d'Eylie d'en haut, etc. ?). Cette pratique s'est étendue, chaque fois que je l'ai pu, aux contes lus dans les travaux de précédents collecteurs (par exemple Charles Joisten et Marie Eychenne pour le conte du Porcher, 1965). Au-delà de la dimension éthique, un moment de collectage avec Firmin Cadet a suggéré une interprétation nouvelle. J'y ai surpris Firmin confondant le héros du conte de Garamé (Larramée, La Ramée, L'armée ?) qu'il était en train de retrouver pour moi et le conteur qui le lui avait fait découvrir enfant, Francilhon Cathala. Ainsi, le don du conte, dans le cas où il est fait à des enfants, irait jusqu'au don de sa personne d'adulte comme support d'identification possible d'un héros adulte. La chaîne des conteurs prend alors une autre consistance, par « roulement », selon un terme de Firmin Cadet, chaque conteur s'identifiant successivement au personnage du conte ou plutôt se faisant ou se laissant identifier ainsi par le jeune auditoire, recelant de futurs conteurs... J'ai d'ailleurs vécu moi-même le phénomène au début d'un autre conte que m'a confié Firmin le même jour de collectage, une version du conte-type 1640 de la classification d'Aarne et Thompson. Préparant l'évocation des métiers de la couture et du drap par la scène qu'il avait vécue dans un café de montagne des années quarante, celui de Fougaron, il m'a conduit à me resituer moi-même dans l'ambiance du *mercath a vin* (bar à vin) d'un village que je connaissais, celui d'Arrou⁴. Me sentant invité à le désigner du terme traditionnel employé en Haute-Gascogne, je le voyais en effet comme un café « d'un autre temps », où ma tournée de facteur me conduisait et où surgissaient pour moi, par la bouche de Juliette, tenancière âgée mais tellement vive, des personnages et des récits de temps plus anciens. Se présentant au début de son récit comme jeune homme dans un café « qu'il y avait alors », Firmin m'a invité à me voir moi-même à la fois comme conteur et personnage parmi les personnages, sans les séparations que les formules frontalières des contes merveilleux suggèrent parfois.

- 26 Il est pourtant un fait qui a des raisons de tracasser le conteur désireux de se situer dans la continuité « don/échange-don ». Un jour de contage dans l'espace culturel associé au village de gîtes éclaté de Sentein, une femme auprès de laquelle je n'avais jamais fait de collectage a quitté son rôle de spectatrice pour venir me « donner » – de fait me conter – une légende locale, celle de la rivière de lait. Je l'ai souvent racontée ensuite, ne pouvant restituer le nom de la donatrice car il n'avait pas été enregistré ni même demandé au moment de ce don inattendu, à l'inverse de celui, sollicité, au moment d'un collectage. J'ai dû me contenter d'une « dame de Sentein » qui gommait la personne tout en lui restituant une identité collective qu'elle aurait assumée avec plaisir. D'ailleurs, à bien y réfléchir, pour toutes les personnes nommées jusque-là, ce n'est pas la dénomination de l'état-civil qui a été utilisée et pas davantage un pseudonyme intégral comme il est souvent de mise dans les publications scientifiques. C'est tantôt l'association du prénom et du lieu d'habitation (Masie d'Argein, Daniel d'Eylie d'en haut et dans ce cas il ne manquait que le prénom pour la dame de Sentein), tantôt l'association du prénom et du nom de maison (Firmin Cadet, Francilhon Cathala,

Marie Gaillé, Denis de Ména) en usage en Haute-Gascogne pour désigner les personnes après le prénom et le nom de famille. Faire ainsi laisse à la fois un voile d'anonymat partiel, comme le ferait l'usage du prénom associé à seulement l'initiale du nom de famille par exemple, tout en assurant une véritable reconnaissance locale aux donateurs.

- 27 De toute façon, s'il est vrai qu'il puisse rester quelque chose du donateur dans la chose donnée, comme nous invite à le penser Marcel Mauss (1950, 159), le nom du donateur ou de la donatrice, associé au conte que l'on redonne, est-il la seule chose qui puisse rester ? S'il est vrai que le savoir narratif est inséparable du désir de transmettre, alors on peut dire que le désir de re-transmettre est inséparable de celui de resituer le plus précisément possible les circonstances où l'on a reçu, dont les caractéristiques de la personne dont on a reçu. C'est certainement pour cela qu'il m'est arrivé de parler de cette confection des *estacadés*, ces colliers d'attache des vaches en bois, à laquelle Firmin Cadet se livrait souvent lorsque j'allais lui rendre visite, de même que de la maison de Marie Gaillé, qui me marquait toujours par la noirceur des murs, due à des années et des années de chauffage exclusif par une cheminée ne devant pas tirer très bien. Le goût du cassis offert par Firmin et son épouse Suzanne aurait pu me revenir ainsi, celui des biscuits de Masie de même que le sourire de Marie, sachant charmer son voisin et facteur, de plus de soixante ans plus jeune qu'elle...
- 28 Mais il est bien évident que l'intérêt pour l'art du conte pousse particulièrement à conserver et restituer des façons de dire en rapport plus ou moins direct avec le récit. Il convient de préciser que, dans mon projet de collectage initial, je visais plus les façons de raconter que les récits eux-mêmes comme l'indique le titre de mon mémoire de l'EHESS sur *L'évolution des pratiques narratives en Couserans de 1850 à nos jours* (Sahuc, 1997). La période de collectage avec enregistrement a permis de fixer ces façons particulières de raconter, pour ne pas dire ces styles narratifs. Ainsi, mon amorce scénique du conte de Garamé a été un réemploi direct de Firmin Cadet : « *u còp i aviá u òme que s'aperava Garamé. Qu'era partit soldat, en Africa...* »⁵. Mais il convient de reconnaître que la période de pure écoute des personnes rencontrées, avec prise de notes en décalé, n'a pas permis la même précision. Elle a pu générer des insertions dans les récits, mais plutôt d'idiolectes que de véritables éléments de la façon d'énoncer tel conte. Ainsi l'habituel *Alabetz alabetz* (Et puis, et puis), vient entre deux épisodes d'un conte comme il est l'habituelle suspension entre deux temps de conversation (y compris quand deux interlocuteurs prennent des nouvelles détaillées l'un de l'autre au moment d'une rencontre). Je pourrais encore citer des formules lues, retenues et réemployées à partir de *L'Almanac patouès de l'Ariéjo* (courir à *cambas ajudatz-me*⁶, gros comme *ua tèca deth mès d'agost*⁷, etc.).
- 29 Et pourtant, Firmin Cadet, encore lui, se référant aux conteurs d'autrefois, voire s'abritant derrière eux, insistait sur le fait que « c'était beau à entendre » et, en même temps, disait que le conte était retenu par certains des enfants et pas par les autres. Dans la perspective d'un système de don/contre-don appliqué au conte, faut-il entendre par là que l'obligation de recevoir n'était pas absolue ? Or, Firmin lui-même se situait au sein de ceux qui n'avaient pas retenu, en complète contradiction avec le fait que j'ai à mon tour beaucoup recueilli et retenu de lui... Y a-t-il là simplement des différences de dosage dans le désir de retransmettre ? Qui ne donne qu'au collecteur qui vient lui demander serait alors différent ou différente de ces anciens qui s'adossaient au mur chauffé au soleil de midi et qui contaient dès que des enfants

étaient là pour les écouter. Cela donnerait le plein sens de : « Ils avaient du goût pour cela... » (Firmin Cadet) pour désigner ces conteurs jamais nommés comme tels pourtant.

- 30 Pris dans une perspective plus collective, le contre-don de littérature orale peut-il amener à revisiter la notion de préférence territoriale ? Finalement, à partir des souvenirs comme de la réécoute des enregistrements, il semble bien que la personne des donateurs ait voulu s'effacer au point que le terme d'« informateurs » n'est plus choquant pour les désigner. Mais ces hommes et ces femmes ont incontestablement tenu à ce qu'un élément de leur contexte soit présent, ce qu'ils nommaient « le pays », sans en préciser les limites. Or ce pays prend consistance de territoire en réécoutant les entretiens enregistrés et en relisant les notes. Des circulations sont évoquées, importantes pour la transmission culturelle, voire intervenant dans tel ou tel récit. Des lieux particuliers se prêtent à des récits étiologiques. L'attention portée aux variations spatiales de la langue occitane dans son dialecte gascon dessinerait encore un territoire à l'intérieur duquel il est possible de se comprendre et donc d'échanger. La superposition de caractéristiques culturelles et linguistiques fait aussi penser à la définition de l'ethnie, une fois qu'on l'a vidée de sa dévalorisation coloniale. Et s'il restait quelque chose de l'ethnie, plus encore que du territoire, comme donateur collectif ? Cela rencontrerait alors un aspect de ma pratique de conteur, l'intention récurrente de contextualiser (notamment les références à la montagne comme espace par excellence et le choix fréquent, parmi d'autres possibles, de la formule frontière finale des contes merveilleux : *arriuath per u prath auath, e conde que s'acabath*⁸).
- 31 Revient alors l'une des lignes d'interprétation fondamentales du « don/échange-don » théorisé par Marcel Mauss : les collectivités qui s'obligent mutuellement par cette pratique. La période des années quatre-vingt-dix me semble avoir été marquée dans l'espace rural français par l'émergence de territoires « officiels », voire politiques. Pour désigner un territoire plus vaste, le terme de Couserans était remis en usage, depuis l'élaboration d'un plan d'aménagement rural vingt ans plus tôt, avant de devenir un pays au sens des lois de 1995 et 1999 dans les années 2000. La fin des années 1990 avait été marquée par la création de communautés de communes à l'échelle des cantons. Autant de territoires, autant de communautés réelles (la loi suggérant de s'appuyer sur ce type de cohésion pour créer les nouveaux territoires), supposées ou désirées. Une autre forme de communauté tentait de se cimenter par ailleurs, dans cette décennie suivant la publication du colloque sur *Le renouveau du conte* (Calame-Griaule, 1991), celle des conteurs et conteuses, autour notamment de la Charte des conteurs. J'en ai d'abord été adhérent, désireux de « bonnes pratiques » vis-à-vis de toutes les communautés, me sentant un peu à l'intersection des unes et des autres.
- 32 Concernant la communauté liée à l'espace, ma « préférence » a été directement marquée par ma présence sur place active et régulière, même quand j'ai cessé d'en être résident. Cela me paraît avoir été vrai (de qui cela a pu être remarqué serait bien sûr une autre question) jusqu'en 1998 où j'ai animé des ateliers dans des écoles à des tarifs qui remboursaient à peine mes frais de route et animé aussi à titre bénévole un atelier associatif. Ensuite, mon organisation de vie ne me permettant plus une implication locale aussi régulière, j'ai souvent proposé mes interventions de conteur gratuitement, expliquant que je ne faisais que redonner à un territoire qui m'avait confié une partie de sa mémoire collective, via quelques personnes. Ainsi, avec un statut de semi-professionnel (n'oublions pas que je vivais aussi bien d'études concernant le monde

rural que de prestations de conteur, à travers une entreprise unipersonnelle à double définition d'activité), je pratiquais une tarification différenciée, dont la légalité aurait peut-être pu être remise en cause. Mais le principal risque que je courais, en pratiquant parfois la gratuité, était d'apparaître comme un concurrent déloyal pour la communauté des conteurs en train de se professionnaliser. Cette prise de conscience m'a conduit à travailler ma rhétorique, pour expliquer que de toute façon j'intervenais dans un contexte qui ne pouvait générer la ressource équivalente à un cachet de conteur. Autrement dit, finir par vider la notion même de don. Je ne pouvais rétrocéder un cachet qui n'existait pas.

- 33 Certes, l'idéalisation de cet acte de donner à mon tour les contes et façons de conter localement reçus aurait pu aller encore plus loin en se laissant inspirer par les écrits de Marcel Mauss : en activant une dynamique de « don/contre-don », ne pouvait-on pas faire évoluer les relations humaines jusqu'à ce qu'elles prennent une tournure politique ? En utilisant les fleurons d'une culture populaire comme levier, humaniser les néo-territoires de communauté de communes ou de pays ? Tout cela relève peut-être bien d'une pure rhétorique personnelle. Il me semble qu'un regard extérieur pourrait y déceler surtout de multiples tentatives pour s'intégrer.
- 34 D'ailleurs, il est temps de revenir à la chronologie de mes tentatives de contre-don et d'indiquer l'épilogue de cette aventure. J'ai d'abord joué la carte territoriale, tant que mon besoin d'intégration était fort. La restitution des identités individuelles, en particulier grâce à la mention des noms sur la chaîne des conteurs, est intervenue après, au moment où mon souci éthique évoluait hors de toute inscription territoriale.
- 35 C'est alors, distance étant prise, que j'ai pu m'interroger sur le lien entre localité et réalité d'un public communautaire. En 2001, j'ai notamment été invité à participer aux manifestations entourant la transhumance. Comme en beaucoup de territoires de montagne, le Couserans a transformé ce qui était un ensemble de pratiques pastorales discrètes mais suscitant une forte participation des « gens de souche » en programmation culturelle associée à la montée des troupeaux aux estives. Dans ce cadre, je me suis trouvé invité à conter dans une ancienne école pour des enfants de la région parisienne venant en vacances, alors que les éleveurs restaient dehors, entre eux et auprès des troupeaux. Il y a bien sûr du sens à initier de jeunes « étrangers » à la culture populaire du pays où ils viennent en vacances. Mais il ne s'agit plus d'un sens de retour vers la communauté locale, sauf à considérer que ladite communauté, désirant développer les activités d'accueil par exemple, a besoin qu'on l'aide à se rendre attractive.
- 36 Tout cela m'a conduit à douter de prendre réellement part au « roulement », d'autant plus que les options de développement économique, justement autour du tourisme, sont loin de faire l'unanimité à l'intérieur de la communauté pressentie. Mon ultime forme de contre-don, en tant que conteur, aura finalement été de faire applaudir le nom des personnes collectées qui m'avaient le plus donné, comme font les artistes de scène pour ceux dont ils se sentent redevables, metteur en scène, régisseur, etc. Mais cela s'est fait de façon désincarnée puisque loin du territoire de départ, dans la Drôme, précisément à Saint-Sauveur, le 26 novembre 2010, où ma participation au festival *Contes et rencontres* a été mon dernier acte de conteur sur scène.
- 37 À partir de là, je me suis éloigné de cette pratique de redonner des récits sur scène. Je me suis mis à construire des performances qui associent des langues diverses, à la façon de la poésie sonore. Derrière les langues sont bien sûr évoquées les communautés qui

les ont parlées et les parlent et parfois des personnes qui m'en ont confié tel ou tel mot, telle ou telle expression.

- 38 Ce faisant, j'ai peut-être privilégié les proximités linguistiques par rapport aux proximités territoriales. Mais j'ai résolument choisi d'investir ce qui change, la langue dans le contexte des langues, et qui se donne d'emblée comme disponible à tous. Il m'arrive de me demander si me donner la liberté de ce glissement d'une forme à l'autre à l'intérieur de la vaste littérature orale a franchement été un acte politique...

BIBLIOGRAPHIE

CALAME-GRIAULE, Geneviève, 1991, *Le renouveau du conte. The Revival of Storytelling*, Paris, CNRS éditions.

CAILLÉ, Alain, 2010, Ouverture maussienne, *Revue du M.A.U.S.S.*, n° 36, p. 32.

HÉNAFF, Marcel, 2010, Mauss et l'invention de la réciprocité, *Revue du M.A.U.S.S.*, n° 36, p. 71-86.

JOISTEN, Charles, 1965, *Contes populaires de l'Ariège*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, coll.

« Documentaire de folklore de tous les pays ».

MAUSS, Marcel, 1977, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll.

« Nouvelle édition Quadrige » [1^{re} éd. 1950].

PALMADE, Jules, 1948, *Contes et légendes de l'Ariège*, Foix, éditeur Jules Palmade, imprimeur Gadrat.

SAHUC, Philippe, 1997, *La transmission des pratiques narratives en Couserans de 1850 à nos jours*.

Mémoire en vue du Diplôme de l'EHESS, sous la direction de Daniel Fabre, Centre d'Anthropologie, Toulouse.

SAHUC, Philippe, 2001, La notion d'œuvre orale : la performance et ses métamorphoses pour des conteurs actuels de l'agglomération toulousaine, dans *La notion d'œuvre orale*, Cordes (Tarn), Association cordae/La Talvera éd., p. 126-181. Multigraphié. Rapport de recherche déposé à la Mission du patrimoine ethnologique.

SAHUC, Philippe, 2005, Et la légende née la nuit dans la forêt fit le conteur, *Cahiers de littérature orale*, n° 57-58, p. 379-384.

SAHUC, Philippe, 2011, Don au chercheur et contre-don à de jeunes enquêtés, *¿Interrogations? revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*, n° 13, consulté le 23 mars 2015.

NOTES

1. Quatre années de travail en statut d'entreprise unipersonnelle associant des prestations d'étude et des prestations scéniques, suivies de treize ans de prestations de conteur sous facturation associative, le revenu étant assuré par une activité d'enseignant-chercheur.
2. C'est ainsi qu'est souvent évoqué l'échange des dons dans les travaux de recherche sur ce thème.

3. Programme de recherches sur la notion d'œuvre orale initié par Daniel Fabre, Mission du Patrimoine ethnologique, Cordae/La Talvera et EHESS, 1997-1999.
 4. Il s'agit de villages de la partie pyrénéenne des départements de l'Ariège et de la Haute-Garonne.
 5. Il était une fois un homme qui s'appelait Garamé. Il était parti comme soldat en Afrique... [traduit du gascon].
 6. Littéralement : courir à jambes aidez-moi.
 7. Littéralement : gros comme une cosse de haricot vert au mois d'août [alors prête à éclater].
 8. Littéralement : arrivé au pré d'en bas, le conte s'est achevé...
-

RÉSUMÉS

L'article est basé sur l'autoanalyse d'une expérience de collecteur-conteur conduite en parallèle à la relecture de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss. Rendre les contes en les disant à son tour y est présenté comme un possible contre-don. Cherchant une suite au don reçu au moment du collectage, l'auteur questionne le lien entre les partenaires du conte, les « auditeurs » et les « informateurs ». Il porte pour cela attention au moment et aux conditions dans lesquelles les contes lui sont confiés ainsi qu'aux caractéristiques de la personne qui les confie. Pour le conteur, ancien collecteur, le souvenir de la réception doit faire alors partie intégrante du récit, comme une forme d'éthique à respecter. Commence alors une série d'interrogations concernant, en particulier, les conditions matérielles de la restitution, la délimitation spatiale et la qualification du groupe constitué par ces échanges.

This article is based on the self-analysis of a storyteller-collector, lead in parallel with a review of Marcel Mauss's, *The Gift*. "Giving the stories back" by telling them in turn is presented as a possible counter-gift. Looking for a continuation of this gift received when collecting, the author queries the kind of link that exists between storytelling partners, the "listeners" and the "story suppliers". He thus pays attention to the specific moment and the conditions under which the story is "given", and the characteristics of the person who does the "giving". For the storyteller, a former collector, reception remembering must be included in the narrative, according to a kind of ethics that must be respected. At this point, a set of questions must be asked, especially the practical conditions of the "giving back", spatial demarcation, and how to qualify the group participating in these exchanges.

INDEX

Thèmes : anthropologie (Europe), littérature orale

Mots-clés : conteur, collecteur, donateur, milieu traditionnel, re-transmission, Couserans

nomsmotsclés Couserannais

Keywords : Teller, Collector, Gift-Giver, Traditional Setting, Re-Transmission, Couserans (Pyrénées)

AUTEUR

PHILIPPE SAHUC

École nationale de formation agronomique de Toulouse-Auzeville UMR MA 122,